

# L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans  
Journal Hebdomadaire  
Fondé le 1er Septembre 1827  
Publié par le Times-Picayune Publishing Co. au Times-Picayune Building, 209 Poydras Street, Nouvelle-Orléans, La.  
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.  
En Louisiane et au Mississippi, 25 cts par an.  
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00  
Par mois 25 cts

## EN SYRIE

CE QUE LA MISSION FRANÇAISE Y A VU

La Syrie demande à être connue en ce sens qu'elle le mérite, qu'à coup sûr elle y gagnera, en ce sens aussi qu'elle n'en doute point et qu'avec une certaine ingénuité nullement exclusive de beaucoup de finesse elle attribue sa langueur à l'injuste abandon où elle se plaint de végéter. D'une telle préférence qu'est-ce qu'on peut et doit prendre et que faut-il laisser? La mission d'études économiques qui vient de passer là-bas une quinzaine de jours particulièrement studieuse revient en France édiflée sur ce point aussi solidement que l'opinion métropolitaine était en droit de le désirer. Les impressions et les données qu'elle rapporte seront communiquées en détail au Parlement, aux chambres de commerce de Paris, de Lyon, de Marseille et de Mulhouse, aux grandes compagnies et sociétés de tourisme et de transport, à la Ligue maritime et coloniale dont les délégués composent cette mission. Nous croyons pouvoir, dès maintenant, résumer les constatations que vingt techniciens ont été à même de faire au cours d'une visite un peu rapide mais réellement complète et minutieuse, facilitée sans cesse au gré de chacun par le bon vouloir et l'intelligence du haut commissaire et des collaborateurs du général Gouraud.

La Syrie et le Liban sont apparus dès l'abord aux envoyés de la France mandataire comme un pays riche de ressources à peine utilisées, riche de promesses d'autant plus certaines qu'elles ont été, si l'on peut dire, tenues dans le passé, quand la bonne volonté des hommes aidait à l'opulente nature et tirait d'un sol incomparablement fertile les moissons légendaires de l'écriture sainte. Dans la plaine de la Bekaa, où trône à Ba'albeck le divin Soleil, entre les deux chaînes roisées du Liban, c'est véritablement les fruits merveilleux de la Terre promise qui couvrent la terre et font plier les branches: la moindre grappe est une œuvre d'art, et les pentes mêmes de la plus haute montagne avaient donné cet étonnant leur moisson d'orge et de blé; mais l'industrie humaine y est pour peu de chose: la récolte n'a pas été labourée, mais seulement grattée avec un pieu pointu que tire un petit âne ou un chameau dégingandé, tandis que le cultivateur, nonchalamment, appuie du pied, de loin en loin, pour que cela entre mieux; quant à la vigne, elle pousse comme elle veut, sans tuteur, et rampe, enchevêtrée, à la surface du sol, ainsi que font chez nous les courges; quand le raisin est à peu près cueilli, la feuille est pour les bestiaux; on en fait du fourrage, et les glaneurs qui achèvent la récolte sont les Bédouins qui passent à califourchon sur un bourricot minuscule, tenant en laisse une séquelle de dromadaires: la caravane entre dans la vigne et s'y arpentent, quand les grandes bêtes reprennent, traînant la savate à pas comptés, leur chemin vers Damas ou Beyrouth, on dirait que des millions de chenilles ont ravagé les pampres magnifiques, et notre mère Eve reviendrait dans ce Paradis terrestre qu'elle n'y trouverait plus rien à se mettre.

Comment la vigne ainsi traitée garde-t-elle toute sa vigueur exubérante? Comment les mûriers échoués pour servir eux aussi à la nourriture du bétail, croissent-ils et fournissent-ils en Syrie mieux qu'en Toscane même? Comment les troupeaux eux-mêmes prospèrent-ils comme nous avons pu voir, au régime de l'écorce d'arbre, de la feuille de vigne et de la paille hachée menu? Comment les admirables troupeaux de milliers et de milliers de moutons rous et de chèvres noires, que nous avons rencontrés sous la garde de Bédouins joueurs de flûte entre Damas et Homs, broutant les cailloux dans le désert, ont-ils ce poil luisant et long, cette laine coupée et lourde et cette gibbosité ballante sur les talons dont les Arabes font leurs délices? C'est la merveille de cette terre féconde qu'il ne faille à peu près rien pour en tirer tout ce qu'on veut, un élevage soigné, une magnanerie, un peu scientifique, des procédés modernes de culture donneraient deux récoltes pour une et quatre bêtes et probablement la plus belle soie du monde. Mais la Syrie qui demande à être connue doit commencer par se connaître elle-même et par aider le ciel qui pousse sa bonté jusqu'à l'aider le premier: partout où la mission française s'est trouvée en conversation avec l'élite de la population syrienne on l'a conjuré de plaider à son retour le dément d'une contrée digne d'être riche entre les riches. Que vous manque-t-il donc, intelligents et doués de toute sorte comme vous l'êtes?

—Nous sommes incapables d'organiser quoi que ce soit; il nous faut

des routes et des canaux; l'Euphrate est tout près et c'est le supplice de Tantale.

—Amenez donc l'Euphrate et faites des routes; la France vous a Dieu merci, montré comme il faut faire.

Le maire d'Alep, sage et fin vieillard, éminemment ouvert aux raisons modernes, m'a confié que sur son domaine il avait tâté de la machinerie agricole et que ses voisins hésitaient à l'imiter, parce que la terre qu'on éventre pour la première fois à une profondeur inusitée ne récompense pas immédiatement cet effort: ils préfèrent la réalité d'une récolte ordinaire cette année même à l'espoir d'une récolte exceptionnelle dans deux ou trois ans.

—Montrez-leur donc qu'ils ont tort, monsieur le maire.

—Ils m'en croiraient sans doute moins encore.

Cet homme distingué n'ignore pas, comme d'ailleurs tous les Syriens de valeur et d'influence, ce que son pays doit au nôtre et que le sens du mandat que nous exerçons honnêtement et chèrement, avant même qu'il ne nous fut officiellement confié, est précisément de mettre la Syrie en état et en esprit de recourir de moins en moins à la libéralité gratuite de son tuteur et conseiller; la masse de la population semble moins prompte à comprendre.

—Nous avons, m'a-t-on dit, besoin de grandes entreprises.

—Créez-en donc.

—Nous ne savons pas.

—On commence par sortir des capitaux de sa poche et vous n'en manquez pas; la première chose que nous avons vue en Syrie, c'est de l'or en piles sur les tables de la Bourse de Beyrouth; la Syrie n'a pas d'industrie, mais elle regorge d'or, vous le savez bien, à tel point qu'elle est, sans doute, après les Etats-Unis, le pays du monde qui en détient le plus par tête d'habitant; pendant que la France brasse du papier pour payer la reconstruction de ses départements massacrés, les Bédouins qui passent à Damas et à Homs paient en or les cotonnades que vous achetez pour eux à Manchester.

—Il est vrai, mais les riches de chez nous préfèrent le commerce des graines de vers à soie qui donne 50% de bénéfices et le prêt usuraire qui donne 100.

—Tant pis; montrez-leur qu'ils ont tort, qu'une rigole d'eau fraîche et un bout de route sont un capital encore plus productif à qui sait voir un peu loin et un peu large.

—Il y a beaucoup à faire dans notre Syrie.

—Enormément; la France en sait quelque chose. Voyez plutôt ce qu'elle en a fait à peu près seule et croyez-la prête à faire davantage...  
**Les Changes et la Politique**  
Il faut remonter jusqu'au début de 1920 pour trouver notre franc aussi déprécié qu'il l'est aujourd'hui. Si ses cours sur les marchés étrangers ne dépendaient que de notre balance commerciale, ils ne nous donneraient évidemment pas un spectacle aussi désagréable. Cette balance est, en effet, en équilibre, ou à peu près, et ce qui est non moins intéressant, nous importons et nous exportons plus de tonnes de marchandises qu'en 1913. Il faut bien qu'il y ait quelques ombres dans ce tableau. Si nous exportons des quantités de plus en plus considérables de matières premières et notamment de minerais, nous exportons de moins en moins de produits de luxe, par exemple vin et soieries. Au moment où nous allons être dans l'obligation d'importer pour plus d'un milliard de francs de blé, il apparaitra certainement aux pouvoirs publics, que la question du maintien des débouchés étrangers pour l'écoulement de l'excédent de notre production viticole mérite toute leur attention.

Quoi qu'il en soit, si nous ne considérons que le train-train quotidien de notre vie économique, notre commerce extérieur ne nous donne pas d'inquiétudes graves. Ses résultats sont même assez rassurants, puisqu'ils laissent prévoir une année 1922 nettement meilleure que la précédente.

Mais les capitalistes et les hommes d'affaires étrangers qui spéculent sur notre franc ne s'inquiètent qu'assez peu de nos statistiques commerciales. Ils ont des marks par milliards, et ils ont établi une solidarité étroite entre le mark et le franc. Cette solidarité entre la monnaie du vaincu et celle du vainqueur est encore quelque chose de nouveau dans l'histoire du monde... Le franc écarté par le dollar et le livre sterling, voilà qui explique bien des côtés de la politique.

voir: la livre sterling ne criant pas le dollar.

Parle d'homme politique qui s'attribue le mérite de faits dont il n'est pas la cause, mais déclaration révélatrice des tendances de la politique monétaire de la Grande-Bretagne. Fort justement M. Lloyd George a pu mettre en relief que le change anglais sur New-York, qui était tombé un moment aux environs de 3 dollars 70 pour une livre, alors que le pair est de 4 dollars 86%, est remonté et se tient maintenant autour de 4 dollars 46%, et il convient de ne pas perdre de vue la continuité de son effort pour ramener la livre sur le même pied que le dollar, autrement dit, sur le pair de l'or...

L'accentuation de la dépréciation, sous la menace de tel ou tel événement, donne parfois à réfléchir aux gouvernements intéressés qui peuvent hésiter à persévérer dans leurs intentions primitives.

Si l'on veut bien tenir compte de ces considérations, on comprendra peut-être mieux la tenue actuelle de la devise anglaise et sa tendance probable. La Grande-Bretagne, se rendant compte qu'elle n'a guère de chance d'obtenir une annulation de sa dette vis-à-vis des Etats-Unis, a déjà commencé à payer et prend ses dispositions pour régler sa dette d'Outre-Atlantique. Sir Robert Horne doit négocier les conditions de délais et d'intérêt de ces règlements. Dès à présent, elle n'omet pas d'effectuer les paiements exigibles, condition sine qua non du redressement de son change, auquel elle attache l'importance que nous venons d'indiquer.

Et nous, qu'allons-nous faire? Au printemps dernier, le Congrès de Washington a créé une Commission de consolidation des dettes de guerre alliées dont le total dépasse 10 milliards de dollars, soit, au cours actuels du dollar, 140 milliards de francs, dont 47 milliards à notre compte. Les contribuables des Etats-Unis ne veulent rien abandonner de cette somme énorme. Le président de la Commission faisait d'ailleurs remarquer, dans un de ses discours, que les Etats-Unis n'ont reçu aucune compensation, aucun territoire, alors que l'Angleterre et la France se sont partagés le butin. Mais alors que l'Angleterre déclare qu'elle est seule en état de payer sa dette et qu'elle désire s'acquitter, ce qui explique que la livre ne perde plus que 8% sur le dollar, nous voici placés entre nos débiteurs allemands, qui ne veulent rien entendre et dont la monnaie est tombée à rien, et des créanciers, les contribuables américains, qui ne comprennent pas que nous ne pouvons rien leur rembourser. Voilà comment le franc est tombé à trente-cinq centimes à New-York, aujourd'hui le centre du marché international.

Et nous, qu'allons-nous faire? Au printemps dernier, le Congrès de Washington a créé une Commission de consolidation des dettes de guerre alliées dont le total dépasse 10 milliards de dollars, soit, au cours actuels du dollar, 140 milliards de francs, dont 47 milliards à notre compte. Les contribuables des Etats-Unis ne veulent rien abandonner de cette somme énorme. Le président de la Commission faisait d'ailleurs remarquer, dans un de ses discours, que les Etats-Unis n'ont reçu aucune compensation, aucun territoire, alors que l'Angleterre et la France se sont partagés le butin. Mais alors que l'Angleterre déclare qu'elle est seule en état de payer sa dette et qu'elle désire s'acquitter, ce qui explique que la livre ne perde plus que 8% sur le dollar, nous voici placés entre nos débiteurs allemands, qui ne veulent rien entendre et dont la monnaie est tombée à rien, et des créanciers, les contribuables américains, qui ne comprennent pas que nous ne pouvons rien leur rembourser. Voilà comment le franc est tombé à trente-cinq centimes à New-York, aujourd'hui le centre du marché international.

## L'Avion Sans Moteur

UN RECORD INATTENDU

Ce fut avec stupefaction que l'on apprit, l'autre jour, l'exploit remarquable du Français Maneyrol tenant l'air 3 heures 22 minutes aux concours d'avions sans moteur, organisé par les Anglais.

Jusqu'à lors, nos compatriotes n'avaient pas précisément brillé dans la spécialité. Le Congrès expérimental de Combrassac se déroulant au moment du meeting allemand du Rhénan avait été pitoyable pour notre amour-propre. S'il n'y avait pas eu de rivalité internationale, il aurait été risible.

—Mais, disaient les sages, quel d'étonnant? Les Allemands pratiquent ce sport depuis plusieurs années, tandis que, pour nous, c'est du fruit nouveau.

Et aux envolées de 1 heure 30, 2 heures et 3 heures 10 de Maertens, puis d'Hentzen, nous opposions timidement des tenues en l'air de cinq à neuf minutes, véritables exploits! La blessure procura tout au moins un résultat. Notre confrère Le Matin ouvrit une souscription pour encourager le vol sans moteur et recueillit rapidement plus de 200,000 francs. Certes, parmi les mécènes, nombreux furent ceux qui n'offrirent qu'à titre de publicité personnelle, exigeant des conditions impossibles à réaliser. Il y a toujours de ces faux généreux. Si nous reprenions la liste des prix accordés à l'aviation aux jours héroïques et n'ayant jamais été gagnés, on verrait déjà quelques-uns de ces Tartarins du progrès. Toujours est-il que, grâce à l'impulsion donnée par notre confrère, le mouvement en faveur de l'aviation à voile fut considérable et dépassa même de beaucoup l'intérêt de ce genre de distraction.

Des pèlerinages s'organisaient vers ce centre mystérieux qu'est la vallée du Rhénan. Certains agitaient le spectre de la guerre: une invasion d'appareils sans moteurs, chargés d'explosifs, semant le désastre dans le silence et l'obscurité? Les pilotes allemands donnaient quelques renseignements, avec un humour que nous leur connaissions pas, et terminaient en mettant un doigt sur leur bouche: des oreilles ennemies les écoutaient bêtement, avides de secrets!

Le Daily Mail offrit un prix de 1,000 livres et ouvrit son épave à tous les étrangers. Les Allemands recordman ne vinrent pas: ils ne voulaient pas opérer en dehors de leur Rhénan. Pourtant, 1,000 livres représentaient pour eux plus de cinq cents

kilos de marks! Et l'on en concluait que leur méthode était un secret d'Etat! Seul Fokker, le caméléon des nationalités, se présenta et fit quelques beaux vols.

L'Anglais Raynham, avec un appareil construit en quinze jours et après un apprentissage de trois minutes, tint l'air, 1 heure 53. On cria au prodige! Le dernier jour du meeting arriva: le faisait froid, brumeux, pluvieux. Il semblait que la victoire ne pouvait pas échapper à Raynham. Celui-ci se demandait de l'emploi qu'il ferait de ses 1,000 livres, lorsque le Français Maneyrol, dont l'appareil avait été monté la veille et qui n'avait jusqu'alors effectué que deux ou trois planements de deux minutes, s'installa dans son engin et se prépara au départ.

Nul n'y prêtait attention. Il partit et commença à tourner. Une heure se passa: étonnement; le temps de Raynham fut atteint: confusion; les deux heures furent franchies: émotion; trois heures, et le Français tourna toujours: admiration. La nuit était tombée. La chauve-souris s'obstinait. Du sol, les spectateurs causaient avec le pilote, lui annonçant les résultats. On lui conseillait de descendre.

—Quand j'aurai battu les Allemands, répondait-il avec une sûreté qui prouvait qu'il ne doutait pas.

En effet, le temps d'Hentzen fut égalé (3 heures 9), et ce n'est que treize minutes plus tard que Maneyrol revint prendre contact avec le sol: enthousiasme, apothéose!

Qui aurait jamais pu supposer qu'un prix important reviendrait, dans l'état actuel de la question, à un pilote français? Le premier étonné dut être le vainqueur, apprenti en cet art.

Et cet exploit ne prouve-t-il pas que le facteur Hasard est le principal collaborateur du vol sans moteur? Les deux héros du meeting anglais, Maneyrol et Raynham, étaient des novices de cette nouvelle religion et ils ont dépassé toutes les espérances. Des aviateurs de valeur, aux réflexes rapides, peuvent, sans aucune préparation, sur n'importe quel appareil planant un peu, se confier aux courants aériens et jouer sur eux le rôle de la feuille de papier que les jongleurs japonais font voltiger à l'aide d'un éventail ou de l'oeuf qu'un jet d'eau maintient en l'air dans les barques de tir.

L'avenir de l'aviation sans moteur? Nul, quant au transport! Notre confrère Faroux l'a prouvé dans l'Auto. Ces méandres de ver solitaire en circuit fermé ne sont rien. Et le voyage en ligne droite semble impossible à réaliser. Mais, comme mode d'enseignement pratique et économique pour former les pilotes, ces engins, alors baptisés jouets, feraient, selon nous, une armée d'adaptes à l'aviation avec moteur, la seule qui compte.

Les meetings actuels sont restés à trente ans en arrière. Il n'y a que chez les écrivains que cela puisse être considéré comme du progrès!—Jacques Mortane.

## Méfiez-vous des Courants Electriques

La fée Electricité n'est pas toujours bienfaisante. C'est parfois une méchante fée Carabosse qui blesse et qui tue, alors qu'on s'en méfie le moins.

On sait depuis longtemps que les courants à haute tension sont très dangereux. C'est pourquoi les lignes de transport de force électrique sont si soigneusement isolées et placées hors de la portée du public. Mais il arrive que les courants ordinaires, les vulgaires courants d'éclairage d'une centaine de volts, présentent, eux aussi, de graves dangers. On connaît déjà des cas de personnes électrocutées pour avoir, étant dans leur bain, voulu saisir ou manipuler une lampe électrique portative. Le professeur Balthazard vient de signaler un nouveau cas très intéressant et un peu différent—quoique analogue dans ses causes—d'électrocution par courant d'éclairage.

Il s'agit d'un hôtelier qui, en présence d'un incendie causé dans les papiers peints de son hôtel par un court-circuit dû au mauvais état des fils d'éclairage, chercha d'abord à l'éteindre en projetant de l'eau, puis, ayant saisi un des fils pendants, tomba électrocuté et mourut peu après. Il avait à ce moment les mains mouillées et, d'autre part, ses chaussures étaient largement imbibées de l'eau répandue sur le sol, ce qui a assuré la transmission du courant du circuit à la terre par l'intermédiaire de son corps et l'a électrocuté. Le phénomène est, en somme, le même que dans les cas d'électrocution constatés dans des baignoires. Ici, par ailleurs, à cause de l'eau dont il est entouré et qui imbibait ses mains, le sujet, en saisissant une partie de la canalisation d'éclairage dont l'isolement est mauvais, produit à travers son corps un court-circuit entre les fils et la terre.

Comment se fait-il qu'habituellement, normalement, on puisse cependant toucher les bornes d'une canalisation d'éclairage sans ressentir autre chose qu'un léger picotement anodin? C'est que, normalement, la peau est un excellent isolant électrique, tandis que l'intérieur du corps est relativement bon conducteur de l'électricité. On la prouve par l'ex-

périence suivante que relate le professeur Richet: si on applique deux électrodes sur la peau et qu'on note le courant qui passe, puis qu'on mette le derme à nu au moyen d'un vésicatoire avant d'y appliquer les électrodes, on voit que le courant qui passe devient beaucoup plus intense.

La résistance électrique de la peau peut naturellement diminuer beaucoup lorsque ses pores sont imbibés d'eau, cela explique les accidents relatés ci-dessus. Certains sujets ont, d'ailleurs, la peau moite et conductrice de l'électricité. Si cependant, la plupart du temps, ils peuvent toucher sans danger les canalisations d'éclairage dénudées, c'est que leurs chaussures, faites elles-mêmes de peau généralement sèche, les isolent suffisamment du sol.

En résumé, il est prouvé que, dans certaines circonstances, les courants électriques, même à la basse tension habituelle (environ 100 à 120 volts) des courants d'éclairage peuvent causer des accidents mortels.

Conclusion pratique: 1er ne touchez jamais les canalisations si elles sont ou si vous êtes mouillé, surtout si vous êtes sur un sol ou un parquet humide; 2e évitez lorsque vous êtes au bain de manipuler les lampes et fils électriques. Il n'est même pas bien certain que le fait de manier son téléphone dans le bain ne puisse présenter parfois des dangers analogues.

C'est, d'ailleurs, un préjugé de croire que les courants à haut voltage soient les plus dangereux. Ceux-ci arrêtent la respiration, mais non le cœur. Seuls, les courants à faible voltage (au-dessous de 500 volts) peuvent arrêter net le cœur. L'emploi de l'électrocution pour l'exécution des condamnés à mort en Amérique l'a démontré très nettement. On a même cité le cas où, après un contact de 52 secondes avec un courant de 1,280 volts, le condamné revint à la vie, il fallut l'achever avec du chloroforme.

Quant aux soins à donner aux électrocutés, ils consistent surtout à pratiquer les tractions rythmées de la langue et la respiration artificielle. On a vu des cas où, après plus d'une heure, cette méthode rappelait des électrocutés à la vie. Le professeur d'Arsonval a dit: "Un foudroyé doit être traité comme un noyé."—Docteur Ox.

## Soignez Votre Visage POUR RESTER JEUNES

Avec l'âge, les plis de la face s'accroissent et deviennent des rides. La peau du menton retombe; au cou, elle se tend et prend un pli vertical, souvent disgracieux. Préludes de la vieillesse. Que de femmes, consultant leur miroir, voient avec déplaisir approcher la fin d'une trop grande part de leur vie sentimentale, intime et liée à la conservation de leur beauté! Hommes et femmes peuvent conserver l'apparence de la jeunesse, s'ils le veulent.

Chaque jour, ils doivent faire un effort dans ce sens. Le traitement préventif de la sénilité de notre écorce, la conservation de l'apparence juvénile, sont entre les mains de qui veut, et c'est un petit devoir envers nous et envers autrui que de nous garder l'air aimable.

Ce traitement est moral, général et local. Au point de vue moral, il faut systématiquement être optimiste, en vers et contre tous événements, pour fâcheux qu'ils soient. Il faut toujours se dire: "Je suis jeune si je veux. Je veux rester jeune. Je resterai jeune..." Il faut sourire, ne pas froncer les sourcils, ne jamais prendre une figure dépitée, ne jamais avoir l'air triste, boudeur ou fâché. Il faut avoir la maîtrise de sa face pour qu'elle marque toujours l'indifférence, la joie ou la gaieté. Par l'entraînement, on peut y atteindre.

Au point de vue général, apprendre à bien respirer, à respirer profondément. Entretenir la liberté de l'intestin par la gymnastique, le massage et une alimentation rationnelle; au besoin, par l'usage de la paraffine. Faire de l'exercice en plein air. Assouplir les membres. Ainsi, le sang ne charriera pas de toxines, de poisons qui enlèvent l'élasticité de la peau et produisent les rides, ou donnent au teint un aspect gris, roux ou blafard.

Au point de vue local, si vous voulez conserver à votre visage sa jeunesse, il faut en soigner les muscles. Ils tendent à s'atrophier avec les ans. Par le massage, stimuler le tonus des muscles de la face; par le massage, faites circuler le sang de la peau. Vous conserverez à celle-ci, par ce moyen, sa fraîcheur rose, vous en ferez disparaître l'aspect congestif, variqueux ou jaunâtre. Ce massage comprend une série d'exercices. D'abord, des tapotements légers; ensuite, les pincements; puis, une sorte de gymnastique facile à laquelle on peut s'entraîner devant la glace. Il suffit qu'un masseur compétent vous en montre la pratique deux ou trois fois.

Moyennant cette hygiène morale, physique et locale, on peut éviter non la vieillesse, mais une certaine laideur sénile, et reculer très loin l'heure des rides et des déformations excessives. Et méfiez-vous de la chimie des parfumeurs.

## Conjuration Internationale Contre le Bloc National

La situation politique en France, commandée, comme toujours, par les questions extérieures, tend cependant, à mesure qu'on se rapproche des élections, à présenter un aspect plus domestique, si l'on peut dire. En tout cas, l'arme avec laquelle les forces de gauche prétendent rétablir leur hégémonie disparaît en train de se forger vigoureusement, si elle ne l'est déjà.

Pour comprendre ce qui se passe, regardons un peu en arrière. La Chambre qui fit la guerre, émise en mai 1914, procédait d'un état d'esprit déplorable au point de vue patriotique. Il fallut toute la sottise et toute la brutalité de l'attaque allemande, il fallut la perspective (renouvelée pendant quatre ans, par une série miraculeuse de nouveaux atouts) d'une guerre courte, il fallut toute l'énergie d'un noyau nationaliste résolu à tout braver pour maintenir intactes les forces morales du pays, il fallut la brouille Maury-Clemenceau, qui, en 1917, tourna ce dernier contre les intrigues de Cailleux, son allié d'avant-guerre, il fallut l'inévitable et l'impossible, pour tenir fin juillet 1914 à novembre 1918. Encore n'eut-on pas la persévérance d'aller vraiment jusqu'au bout et l'on conclut—les adversaires du maréchal Foch lui reprochent volontiers, d'avoir cédé sur ce point à la pression anglo-saxonne, de même que les adversaires du maréchal Joffre lui reprochent je ne sais quelle inertie avant et après la bataille de la Marne—l'on conclut, dis-je, une armistice que les trois quarts des Français, à tort ou à raison, considèrent aujourd'hui comme prématuré.

Régulièrement, il aurait dû être procédé à des élections en mai 1918. Mais l'état de guerre, avec sept ou huit millions d'hommes sous les drapeaux et une douzaine de départements envahis, l'impossibilité de faire campagne à la fois au sens politique et au sens militaire, tout cela fit ajourner le scrutin après la victoire. La consultation nationale se fit tard, onze mois après les élections anglaises, en mois après les élections belges, en même temps que les élections italiennes, le 16 novembre 1919. Tandis que les électeurs de 1914 avaient incliné à gauche, ceux de 1919 donèrent à droite un vigoureux coup de barre: 130 progressistes, 72 membres de l'action libérale, 31 conservateurs, 133 républicains de gauche s'alignèrent en face de 60 radicaux, 68 socialistes unifiés, 27 socialistes.

Une organisation, en certains points assez arbitraire, avait présidé à l'opération: c'est le Bloc national, qui avait groupé (de façon à supprimer une mutuelle concurrence dont les socialistes et radicaux-socialistes eussent profité) la plus grande partie de la majorité clémenciste, assez bigarrée. Cette espèce de contre-assurance parlementaire excluait les députés de droite, admettait certains radicaux, certains socialistes dissidents. On prétend que les quelque 50 millions qui avaient été dépensés pour mettre sur pied le Bloc national auraient été fournis principalement par un consortium de très gros industriels. Des hommes comme Millerand, Barrès, Arago, avaient pris une part prépondérante à sa formation.

On a dit beaucoup de mal du Bloc national. Disons-en un peu de bien: il nous a sauvés d'un désastre économique et social. La fin de 1918 et 1919 tout entier avaient été marqués, ne l'oublions pas, dans tout l'Europe, par une dépression extraordinaire. En Italie, en Belgique—pour ne rien dire de l'Autriche, de la Hongrie ou de l'Allemagne—le socialisme l'emportait quasi sur toute la ligne. Même en Angleterre, où les élections de décembre 1918 avaient donné aux unionistes un nombre de sièges (330) tel, qu'à eux seuls, ils pouvaient parler en maîtres, des troubles sociaux violents éclataient chez les mineurs, les cheminots, les ouvriers des transports. En France on put mesurer, lors du 1er mai 1920 et de ces tentatives qui furent faites à cette occasion, combien peu comptaient: à Paris le prestige et l'aude des révolutionnaires, qui venaient de ravager Berlin, Budapest, Munich, Helzingfors, qui allaient faire trembler Milan, et qui tenaient puissamment l'immense Russie.

Ce résultat fut dû, pour beaucoup, à l'existence du Bloc National, et à l'espèce de solidarité négative, si je puis dire, qui continua de régner entre ses participants. Inutile de signaler non plus la sagesse parlementaire française, qui sut, en matière législative, éviter tant de mesures extérieures, dont l'effet grave lourdement l'avenir de tant d'Etats. Il a fallu, en Italie, la terrible réaction fasciste pour sortir le pays du borborygme socialiste. Nos élites maintinrent les droits de la propriété individuelle et renouèrent avec le pape. Que reproche-t-on aujourd'hui à la majorité du 16 novembre? Certains auraient voulu lui arracher des lois d'exception encore plus opérantes que celles votées à la fin de la guerre, pour traquer les profiteurs et les mercantis. Le résultat fut, indirectement, un renchérissement de la vie encore plus considérable et la ruine certaine du commerce légitime. On entend dire très souvent des sottises en France à cet égard, et des fonctionnaires, dont le traitement a

été presque doublé, se plaignent du renchérissement de la viande et regardent d'un mauvais oeil les bénéfices du boucher. Il faut pourtant se faire un raison.

En réalité, la Chambre a très bécot fait, tout récemment, de mettre un terme aux abus des magistrats, qui condamnaient des commerçants pour bénéfices illicites, dès que ces bénéfices leur paraissaient exagérés. Pratique détestable et qui nous conduisait aux pires formes de l'inquisition. Le jour où les acheteurs trouveront vraiment trop chères les denrées dans les magasins, ils les laisseront pour compte aux vendeurs. Il n'y a pas d'autres moyens de faire jouer la loi de l'offre et de la demande. Les magistrats n'ont aucune espèce de compétence pour la régler. Elle se règle toute seule très suffisamment.

Sans doute on va exploiter contre le Bloc national, à raison de cette mesure, le renchérissement qui s'annonce. Ce renchérissement provient de la mauvaise récolte du blé, due en partie à nos méthodes un peu archaïques de culture, et de notre détestable politique financière depuis les Ribot et les Klotz, grâce auxquels le franc s'aplatit de jour en jour. La faute du Bloc national, en cette matière, fut d'avoir encouragé ces deux ministres dans leur laisser-aller fiscal et non point d'avoir libéré les transactions de gênes stupides.

Une autre erreur du Bloc fut d'avoir maintenu et encouragé le système de sous-production inauguré par la loi de huit rois. Dans les chemins de fer notamment, cette loi a été l'origine d'un nouveau déficit qui n'a fallu combler (et encore n'y arrive-t-on pas) par une augmentation formidable des tarifs, source perpétuellement active de renchérissement. Beaucoup de personnes sont d'avis que, sur maintes petites lignes, les cheminots vivent grassement aux dépens du public. Ont-elles raison? Je m'en tente de le croire. Quant aux inscrits maritimes (matelots de la flotte de commerce), leurs privilèges sont purement scandaleux. Récemment on a tenté, assez faiblement, de réagir contre ces deux sources d'appauvrissement public; mais alors on a accablé de reproches les deux ministres compétents, M. Rio, pour la Marine, M. Le Troquer, pour les Travaux publics. Il faut pourtant, là encore, savoir ce que l'on veut. Il est certain que le haut prix des transports, dû surtout à l'augmentation des salaires sans rendement correspondant, ruine la nation.

Mais le péché le plus grave du Bloc National est d'avoir passé sans s'organiser. Depuis trois ans et demi, il n'a pas su tirer de son sein des chefs nouveaux, ardents, hardis, intelligents, capables de réaliser le programme de rénovation nationale, dont il s'est réclamé à la fin de 1919. Il s'est laissé mener par de très vieux conducteurs, pas toujours honnêtes, et qui ont spéculé sur ses lenteurs, sur ses erreurs, sur son irrésolution, pour intriguer contre lui. Ouvertement on prépare contre lui la formation d'un bloc des gauches et M. Herriot n'est allé à Moscou que pour en arriver, avec Lénine et Trotsky, les frontières et le fonctionnement. On veut mettre un terme au schisme socialiste, réconcilier les deux Internationales, la défunte et la mort-née, pour redonner ensuite un peu de vie aux radicaux-socialistes et recommencer, sur cette base, la campagne de promesses et d'intimidation, qui avait si bien réussi en mai 1914.

Si les Français désirent la ruine complète et une nouvelle guerre, ils n'auront qu'à voter pour le Bloc des gauches.—René Johanneau.

## UN BON CONSEIL

L'USAGE DE LA CIGARETTE NE DOIT PLUS ÊTRE PERMIS QU' AUX HOMMES

Londres.—Les médecins anglais engagent fortement les femmes adonnées à l'usage du tabac à abandonner la cigarette et de fumer la pipe, hourrée de bon tabac. Les docteurs font observer que la nicotine contenue dans les cigarettes à bon marché est plus dangereuse pour les femmes que pour les hommes, et ils ajoutent que les drogues employées pour parfumer certaines marques de cigarettes, en vogue parmi les fumeuses, sont préjudiciables à la santé.

Deux morts récentes de femmes sont directement attribuables à la cigarette, et les médecins déclarent que si les victimes avaient fumé la même quantité de tabac dans la pipe elles seraient encore en vie.

L'habitude de la cigarette, chez les femmes, est presque générale, et on va rarement au théâtre, aux salles de danse ou au restaurant sans voir les femmes la cigarette aux lèvres. On a vu dernièrement apparaître à un tournoi athlétique deux femmes fumant la pipe et l'on voit actuellement en montre dans les vitrines de certains magasins aristocratiques d'articles féminins de Bond street des pipes d'un dessin élégant destinées aux femmes. Malgré tout, cette innovation fait peu de progrès et les femmes s'en tiendront encore longtemps à la cigarette.